

Au-delà du Code du travail, en ligne de mire le travail vivant

Jean-Marie Harribey

Inversion de la hiérarchie des normes, dérogations à la loi et aux conventions collectives, fusion des instances représentatives du personnel, plafonnement des indemnités prud'homales pour licenciement illégal (« sans cause réelle et sérieuse »), contrat de chantier, rupture conventionnelle collective, plan de licenciement en cas de profit à l'international, accord sans représentant syndical dans les petites entreprises, etc. Qu'y a-t-il au-delà des coups portés au Code du travail, des satisfactions de toutes les exigences du patronat et des cadeaux aux plus riches ? Derrière l'atteinte au droit du travail, la cible est le travail lui-même.¹

La double dimension du travail vivant

Depuis quatre décennies, les nouvelles méthodes managériales de gestion de la force de travail avaient donné le ton : dépouiller le travailleur de son identité permet de le faire adhérer aux objectifs de rentabilité de l'entreprise, tout en intensifiant le travail, en aggravant ses conditions et, au final, en renforçant le lien de subordination des salariés aux employeurs. Enchaîner le travail au processus de création de valeur pour le capital signifie, comme le disait Marx, soumettre le « travail vivant » à cette chose morte qu'est le capital. Du taylorisme au management moderne, il y a une continuité : défaire le travail vivant de son savoir, de son savoir-faire, jusqu'à son savoir-être. En effet, le travail est vivant pas seulement parce que c'est lui, et lui seul, qui engendre de la valeur nouvelle, mais aussi parce qu'il permet à l'humain de se produire lui-même en tant qu'individu socialisé : le travail est un médiateur social. Il possède donc une double dimension : anthropologique (l'humain doit collectivement produire ses conditions matérielles d'existence) et socio-historique (depuis trois siècles, il s'effectue très majoritairement dans un cadre salarial).

Tous ceux qui ont nié la centralité du travail ou cru qu'elle s'était perdue se sont trompés, aussi bien les grands penseurs comme Arendt ou Gorz que les commentateurs qui confondent production de valeurs d'usage et production de valeur monétaire, ainsi qu'on l'a vu dans le débat sur le revenu d'existence universel². D'une part, l'emploi salarié augmente dans le monde : depuis la Seconde Guerre mondiale, il a doublé pour atteindre 2,5 milliards aujourd'hui. Seule diminue la durée individuelle moyenne du travail. D'autre part, et là encore la leçon de Marx reste vraie, le travail est une réalité ambivalente, à la fois aliénant et constructeur d'identité. D'où le projet bourgeois de laminer ce dernier aspect en détruisant toutes les institutions sociales exprimant la volonté et la capacité des travailleurs, toujours renaissantes, de donner un sens à leur action et de résister.

Tuer le travail vivant ?

Il ne faut pas chercher plus loin les raisons de la grande crise que le capitalisme traverse : tuer le travail dans ce qu'il a de plus vivant ruine la possibilité de plus-value réelle

¹ Extrait de ce texte dans *Politis*, n° 1469, 14 septembre 2017, sous le titre « Tuer le travail vivant ? ». Pour un développement plus complet, voir Jean-Marie Harribey, « La centralité du travail vivant », *Les Possibles*, n° 14, Été 2017, <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/travail/centralite-travail-vivant.pdf>.

² Voir Jean-Marie Harribey, « Repenser le travail, la valeur et les revenus », dans Mateo Alaluf et Daniel Zamora (dir.), *Contre l'allocation universelle*, Montréal, Lux, 2016, p. 47-80, <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/ouvrages/repenser-travail.pdf> ; Les Économistes atterrés et la Fondation Copernic (Jean-Marie Harribey et Christiane Marty, coord.), *Faut-il un revenu universel ?*, Paris, Les Éditions de l'atelier, 2017. Attac, « Note sur le revenu d'existence universel », <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/travail/note-revenu-dexistence.pdf>, février 2017.

pour le capital, qui se réfugie alors dans la fuite en avant financière, le travail vivant devenant un actif évalué à son coût de licenciement.³ Et l'affaire se corse d'autant plus que, simultanément, le capital engloutit la base naturelle de son accumulation. Le capitalisme s'auto-cannibalise car il détruit les deux sources de la richesse : le travail et la nature. En brisant le travail vivant, Macron active la « pulsion de mort » (Freud) du capitalisme qui mêle destruction et autodestruction.⁴

³ Pour une synthèse sur la crise voir Attac, *Par ici la sortie, Cette crise qui n'en finit pas*, Paris, LLL, 2017.

⁴ Voir Anselm Jappe, *La société autophage, Capitalisme, démesure et autodestruction*, Paris, La Découverte, 2017.